

KAMEL DAOUD

HOURIS

roman

nrf

GALLIMARD

KAMEL DAOUD

HOURIS

roman

nrf

GALLIMARD

KAMEL DAOUD

HOURIS

roman

nrf

GALLIMARD

À ma mère Yamina, ma langue secrète

Aux victimes oubliées de la guerre civile algérienne

À Amina Mekabli, la généreuse

Aux gens de Sciences Po Paris qui ont offert un toit à cet écrit

Et Pêtû, portier-en-chef du monde d'En-bas,
De répondre à la sainte Inanna :
« Eh bien ! Qui es-tu, toi ?
— Je suis la reine du Ciel,
De là où le soleil se lève !
— Si tu es la reine du Ciel,
De là où le soleil se lève,
Pourquoi être venue au Pays-sans-retour ?
Pourquoi ton cœur t'a-t-il poussée
Sur le chemin que nul ne rebrousse ? »

La Descente d'Ishtar (Inanna) aux Enfers

Art. 46. — Est puni d'un emprisonnement de trois (3) ans à cinq (5) ans et d'une amende de 250 000 DA à 500 000 DA, quiconque qui, par ses déclarations, écrits ou tout autre acte, utilise ou instrumentalise les blessures de la tragédie nationale, pour porter atteinte aux institutions de la République algérienne démocratique et populaire, fragiliser l'État, nuire à l'honorabilité de ses agents qui l'ont dignement servi, ou ternir l'image de l'Algérie sur le plan international.

Les poursuites pénales sont engagées d'office par le ministère public.

En cas de récidive, la peine prévue au présent article est portée au double.

La charte pour la paix et la réconciliation nationale

PREMIÈRE PARTIE

LA VOIX

La nuit du 16 juin 2018, à Oran.

Le vois-tu ?

Je montre un grand sourire ininterrompu et je suis muette, ou presque. Pour me comprendre, on se penche vers moi très près comme pour partager un secret ou une nuit complice. Il faut s'habituer à mon souffle qui semble toujours être le dernier, à ma présence gênante au début. S'accrocher à mes yeux à la couleur rare, or et vert, comme le paradis. Tu vas presque croire, dans ton ignorance, qu'un homme invisible m'étouffe avec un foulard, mais tu ne dois pas paniquer. Dans la lumière, j'apparais comme une femme de taille élancée, exténuée, à peine vivante, et mon immense sourire figé ajoute au malaise de ceux qui me croisent. Ce sourire, illimité, large, presque dix-sept centimètres, n'a pas bougé depuis plus de vingt ans. Il est un peu plus bas que le bas de mon visage et étire mes mots, mes phrases. Parfois, je le cache avec un foulard coloré ; le tissu, je le choisis toujours onéreux et rare. Je relève mes cols.

Parlons, puisque l'occasion est inédite. Car, oui, tu es l'événement que je n'ai jamais imaginé. Il m'arrive du ciel, sur la tête, avec la précision d'une météorite sur le crâne d'un prophète affligé. Bavardons, sans nous arrêter. Si je me retiens, je devrai t'ôter la vie sans cérémonie, crûment, presque dans l'insouciance, comme un boucher qui bâillerait sur la carcasse d'un mouton. Je veux dire fendre le sac qui te contraint et où tu gigotes, et laisser filer le peu de

vie que tu as fini par amasser. Tu n'es pas en vie d'ailleurs, médicalement, ni une morte du point de vue de Dieu. Quant à moi, peut-être que j'ai déjà tué une âme innocente. Peut-être pas avec les mains, mais avec les paupières, en fermant les yeux. Même Khadija, ma mère, l'ignore, elle qui veut rester, malgré mes vingt-six ans, à me regarder chaque jour comme si je venais de naître, pour la faire naître à son tour en lui montrant tendresse et obéissance.

Là, on se trouve dans ma chambre. Il fait nuit, dans le quartier de Miramar, à Oran. Une belle grosse ville située près de la Méditerranée, qui scintille dans l'obscurité comme un collier cassé. Il est 2 heures du matin et un homme hurle, une voiture de police file et des chiens jouent aux voleurs masqués. J'imagine, pour combler l'instant, des palmiers errants et la mer qui cherche encore par où pénétrer dans les rues. Ça me soulage parfois, ça me rend service d'être muette, ou presque, dans le monde de dehors. Les gens n'attendent pas de moi de longues phrases, ou des discussions avec des mensonges, ou des exagérations, ou des promesses. Même quand j'ai aimé, de temps à autre, je laissais mes yeux immenses, gris et vert, faire trébucher mes interlocuteurs. Mes grands yeux mordorés qui changent de couleur, moqueurs de leur effet sur les hommes qui en perdent les mots. Ils m'examinent, plongent dans mon regard oscillant, et toute langue devient insuffisante.

Écoute : dans la nuit, des navires marchands beuglent sur la mer disparue et je ne peux pas t'expliquer ce qui constitue la mer ni d'où vient le bateau qui l'ausculte avec sa grosse oreille métallique. Même avec mes mots, il y a des choses que je ne peux pas te rapporter, des nuances du monde de dehors. Il faudrait une longue vie pour te réciter les mille détails de cette scène et tu n'as pas ce délai. Que veux-tu que je te dise de plus pour que nous commençons à devenir familières ? Je te parle et le son de ma voix que tu entends n'est pas un son, à peine des feuilles de papier que l'on tourne. D'ailleurs, à quoi me servirait de définir la mer, les chiens, un navire et des palmiers, ou même mon visage esquissé dans l'ombre ? Les définitions sont pour les vivants, pour se

sentir rassuré. Pour toi, ce sont uniquement des tonalités derrière une paroi que tu grattes. Tu subsistes là, dans le noir, cachée par mes soins. Tu dois être au chaud là où tu te trouves, non ? Tu flottes, je crois, ou bien tu fais comme moi, tu te blottis, la corde doit légèrement te gêner, j'imagine. Tu es entravée. Je m'adresse à toi dans ma belle langue retentissante et muette, celle avec laquelle je me raconte des histoires depuis des années ou dont j'use quand je parle dans ma tête à mes ennemis, voisins, imams, à Dieu qui m'a volé des choses précieuses. C'est confusément la langue des films que j'ai aimés et qui m'ont bouleversée et noyée de larmes. La langue du rêve, des secrets, la langue de ce qui ne possède pas de langue.

En cette nuit d'été, je suis dans le noir comme toi, le ciel nocturne se ressent tiède et profond comme un oreiller et je n'arrive pas à dormir. Si tu savais ce qu'est le temps, je te dirais qu'il est 2 ou 3 heures du matin. En été, la nuit est courte dans notre ville et elle parvient à grand-peine à répandre ses étoiles que déjà, à l'aube, l'imam vient y mettre fin avec son cri pour appeler à la prière. Mais, de là où tu te trouves, tu ne peux pas voir, parce que tes yeux sont à peine formés. Moi, je distingue au moins ma chambre, ma rue, la mer et le navire qu'elle amène. Tu n'as pas non plus de sexe, mais je sais que tu es une petite fille, ma Hourri, tu m'apparais ainsi quand je ferme les paupières. Toi, tu viens du paradis je crois. De là où le temps ne passe pas et où l'on ne compte pas. L'horloge du climatiseur, sur le mur d'en face, indique aussi la température et sa lumière donne à presque chaque objet des ombres et des auras. Il y a la table de chevet, et mon bureau qui ne me sert à rien depuis que j'ai arrêté ma scolarité au collège à cause d'un zéro en histoire nationale algérienne. Mes chaussures que je ne range jamais, ainsi que le grand rideau aux flamants noirs emprisonnés dans les plis du tissu. Puis les persiennes. Je les ai mal fermées : le poteau près du café en face de chez nous étend ses lumières et veut venir examiner ma chambre comme un vagabond. C'est le poteau au milieu de la terrasse, celui qui se rouille au socle et montre son boîtier de fils électriques. Le café ? C'est le café Marhaba (« Bienvenue », je te le traduis dans ma langue

intérieure). Tous ces commerces portent généralement le même nom dans tout le pays, comme les endroits dédiés aux martyrs de la guerre de libération algérienne et les grandes rues des villes. Il y a également ma coiffeuse et là, c'est mon miroir que j'ai fracassé hier. Pauvre miroir ! Réduit en mille morceaux, il est devenu comme ces gens qui veulent bafouiller beaucoup de choses à la fois, qui bégayent et s'emmêlent les mots, et qui finissent par se décomposer en fragments, se taillader les mains en sanglotant. Miroir foudroyé par mon impuissance à parler correctement. Je l'ai cassé, oui, hier, tu ne te souviens pas de ce bruit de sable qui t'est parvenu par mes oreilles, atténué par le ventre ? Je t'imagines, tu sais, moi aussi, là où tu es. Tu te présentes sans prénom, sans nom, sans rien qui te rattache à moi, sauf une corde, et du sang. Tu me devines comme une ombre, tu entrevois mon monde, ma chambre, cette ville qui t'est indifférente, et tu ignores ce que je veux vraiment. Nous ressemblons à ces terres étrangères qu'un séisme a fait se chevaucher. Tu nages à contre-courant, avec ton silence comme muscle, le premier jour de ta vie se confond encore avec le dernier, traversé par le torrent de mon discours. Comment une femme muette de vingt-six ans peut-elle parler autant, sans reprendre son souffle ? D'où lui vient cette envie irrésistible de tout raconter d'une traite comme une escamoteuse attrapée ?

Voici ma raison : je possède deux langues. L'une comme la nuit, l'autre comme un croissant. L'une mange dans le cœur de l'autre.

Et une bouche de poisson pour les pratiquer toutes les deux.

Et, pour mieux dessiner ma monstruosité à tes yeux, un sourire qui noue mes oreilles l'une à l'autre. C'est juste là, sur mon cou. Un fil de pêche retient mon cou à mon torse, m'empêchant de sombrer dans l'oubli, ou d'être suspendue comme une marchandise au marché de la Bastille (c'est un endroit où l'on fait ses courses à Oran). Trois ou quatre hommes l'ont déjà tâté, ce sourire immobile, avec leur index, pour comprendre d'où il provenait. Ma mère Khadija l'a longuement ausculté, soigné, surveillé, insensibilisé avec mille remèdes et mesuré presque chaque nuit pendant des années. Peut-être qu'il

allait s'agrandir et me tuer, se répétait-elle, ou rapetisser et me rendre à la vie normale ? Parce qu'on n'en a jamais vu d'aussi large, d'aussi net, d'aussi éloigné du bonheur, d'aussi contraire à la joie. Je peux au moins te révéler mon prénom. Je le porte comme une enseigne lumineuse dans la plus noire des nuits. Je m'appelle Aube. Fajr dans la langue extérieure, Aube dans la langue intérieure.

(Respire.)

Mes deux langues m'enserrent la gorge comme deux mains. La première est la langue qui danse dans ma tête comme un foulard, un fleuve cité dans le Coran, une seconde peau sous la peau. C'est avec elle que je te parle pour te renvoyer auprès des femmes du paradis, et te convaincre que venir au monde ne vaut pas la peine. Au lieu de tomber du ciel comme un mouton, restes-y, inaccessible aux hommes. Cette langue intérieure est composée de tous les mots qui ne jaillissent pas de ma bouche à cause de... à cause de... de ce que je vais te dire. Je ne cache rien, moi. Je n'ai pas honte de ce que je porte, à ma surface. Parce qu'elle me comprend, ma mère, Khadija, m'expliqua très tôt que les gens peuvent effacer partout leurs écrits sauf sur leur peau. « Et toi, tu es un livre », me jurait-elle. « Un véritable livre, le récit de ce qu'on ne doit pas oublier, un alphabet que seuls les ignorants ignorent », me répétait-elle sur mes lits d'hôpital, à l'époque où l'on tentait encore de réparer mes cordes vocales. « Quand ils croiront avoir tout nettoyé de leurs crimes, il y aura encore toi et tes yeux magnifiques. » Je suis la véritable trace, le plus solide des indices attestant de tout ce que nous avons vécu en dix ans en Algérie. Je cache l'histoire d'une guerre entière, inscrite sur ma peau depuis que je suis enfant. Ceux qui savent lire comprendront en croisant le scandale de mes yeux et la monstruosité de mon sourire. Ceux qui oublient volontairement auront peur de moi et de me regarder.

Dehors, je suis une muette. J'utilise à peine quelques mots pour parler. Mais ici, dans ma tête, entre toi et moi, des mots se proposent pour presque toutes les choses de ma mémoire. Face au monde de dehors, ma langue intérieure demeure une merveille de précision et d'histoires anciennes qui y traînent en attendant de se rejouer. Et avec elle, tout, ou presque, s'éclaire sans soleil, sauf l'endroit où tu te trouves. Vrai ! Cette langue intérieure s'illumine quand j'aime ou dans la colère ou dans le rire. L'insomnie surtout la fait gonfler comme une crue d'été. Il y a aussi dedans les voix des personnes que j'ai aimées, leur timbre ou leur ton, comme Souad ma maîtresse d'école quand j'avais cinq ans, qui faisait de mon « sourire » abominable un jouet moins acéré sur ma gorge. Je me souviens de cette femme qui m'aima et qui adorait décrire mes yeux pour me faire oublier mon « sourire ». Ses cheveux noirs possédaient une aura brillante et son visage, noyé dedans, me rappelait, j'ignore pourquoi, la lune, ou un miroir ou un mariage heureux. Sa beauté était la première lettre de l'alphabet de ma langue secrète. C'est te dire comme elle était belle, maîtresse Souad, mais je ne connaissais pas ce mot à cet âge, seulement l'effet sur les battements du cœur. J'aurais voulu être son reflet ! Je me souviens de mon envie de pleurer chaque fois qu'elle me regardait en m'aimant davantage que les autres écoliers. Je voulais alors lui demander pardon d'apparaître horrible avec ce « sourire ». Ma langue intérieure a commencé avec elle, je le jure devant tous les livres.

C'est aussi la langue où j'écris : elle va vite comme un serpent, elle chasse en zigzag, elle file sur le ventre blanc du papier, et je trouvais toujours, à l'école, les plus belles réponses parce que j'aimais écrire. Souvent, j'étais la plus rapide à découvrir la solution d'un problème du fait d'être muette, ou presque. Car je ne gaspille jamais de temps, depuis mes cinq ans, à parler avec les autres ; je garde le silence et quand je me mets à écrire, je cours vite et j'arrive la première dans des terrains inconnus, avant les autres. Avant les écoliers qui sont toujours alignés dans ma tête à me juger et à m'encercler, leurs stylos pointés vers moi, pour toucher mon « sourire » sans se salir les mains.

La nuit se dissout, ma langue, ma conque, mon manque ; je voudrais m'éloigner, me taire, me soustraire à toute justification, mais j'essaye de t'expliquer. Je retarde le moment de te parler de l'autre langue, celle de dehors, celle avec laquelle je m'adresse aux autres : ma mère, mon autre mère, ma sœur morte il y a plus de vingt ans, le premier médecin quand j'avais cinq ans, l'imam voisin, le gardien de ma voiture et ses yeux chassieux, mes deux employées avaries de paroles, les clientes de mon salon, un chien pourchassé par la pluie, toi, Abdou le médecin légiste ami de ma mère, le couteau, Dieu et son bélier. La langue étrangère qui fait que les autres ont honte de parler quand je parle, qu'ils ont des difficultés à trouver leurs mots et se réfugient dans mes yeux lunaires ou dans mon « sourire ». C'est la langue de la pitié des autres, ô mon inconnue ligotée dans le noir crépusculaire.

Chut !

C'est difficile de t'expliquer, car peut-être tes oreilles ne sont pas encore formées. Je tourne en rond dans ma chambre, tu me tortures par ton silence. Parfois, la nuit me poignarde avec la peur de ton avenir. La peur de quoi au juste ? La honte de vivre, d'une façon ou d'une autre, après toi, et de devoir te survivre. Si je passe à l'acte, je devrai de nouveau chercher le sommeil dans les murs, les yeux asséchés par le plâtre blanc. Tout recommencer, tout justifier, tout expliquer, négocier... Ce sera la seconde fois que je vole ma vie à une autre et me glisse dans un cadavre pour rester au soleil. Comprends-tu ? Si je t'aide à mourir, rien ne sera plus à moi, je me sentirai chassée de partout. Et je ne pourrai même pas le crier, car je ne possède pas de voix. De toute façon, c'est mon destin : me tâter pour savoir qui est mort et qui est vivant en moi, quelle partie ou quelle autre ne respire plus. Vois-tu, par exemple, je ne sens

plus aucun parfum depuis longtemps, le sens est perdu. L'odeur de la peau des autres m'est presque inconnue. Je me sens coupée en deux corps, en deux langues. Ce qui me tranche, c'est mon sourire.

On étouffe.

L'été cette année semble avoir volé tout l'air du ciel. Même à cette heure il fait chaud, trop chaud encore pour moi, mais je n'ai pas osé baisser la température du climatiseur, ma mère s'affole quand je tombe malade. J'ai envie de fumer, de manger du tabac, de m'asphyxier avec. C'est furieux comme un animal en moi, comme quelqu'un qui supplie et tape des pieds dans mon sang. Oh mais oui je fume parfois, même dans ma situation ! C'est presque la seule odeur que je puisse sentir, âcre et forte. Tout le reste des senteurs a disparu depuis des années avec l'assèchement de mes cellules olfactives. Dans ma chambre, les flacons de parfum sont rares comme les photos de mon enfance, celles où l'on me voit avec un cache-nez autour du cou, en été. Ça rend ma mère furieuse cette odeur de tabac qui va me tuer, mais elle ne dit rien, elle baisse les yeux et discerne dans son malheur la preuve de sa maternité. Quand je fume, je tousse, et tousser, c'est le pire qui puisse arriver à une femme comme moi. Tout est compliqué dans mon cas : tousser, éternuer, rire et crier, tu sais. Sentir les odeurs, les goûts, les faire monter dans le nez jusqu'à la mémoire, me rappeler les choses de mon ancienne vie. Et parler.

Quand j'étais élève, dans l'école juste là, de l'autre côté de la place, je parlais peu, mais j'avais des regards insistants, colériques, durs, doux, coupants, acérés, mes prunelles changeaient de couleur et prenaient mille nuances... De grands yeux de houri, dessinés comme des nuits dorées où ma langue intérieure étincelait. Je pouvais embarrasser un adulte ou faire pleurer une camarade de classe avec mes yeux. Un vrai alphabet, je te jure, une collection de couteaux. Je parlais mal, ou si peu avec la bouche, ou pas du tout, alors les autres m'appelaient « le poisson » dans mon dos. Les adultes et les amis de ma mère qui vinrent l'année de ma deuxième naissance, en 2000, pour la féliciter, me scrutèrent avec curiosité : comment pouvait-on porter sur le même visage la

beauté et l'horreur ? Que dire à une telle enfant ? J'ai le don d'induire le vertige, comme un minaret ou une falaise. À l'école, pour m'y exercer, j'ai appris très tôt à fixer notre maître (maître Safi, chauve, yeux globuleux, comme un poisson lui aussi, le même pantalon pendant cinq ans et qui détestait les fautes comme si elles comptaient pour des poux dans la chevelure de la langue arabe qu'il nous enseignait et qu'il jurait unique au monde, mais qui ne parvenait pas à la cheville de ma langue secrète, ma langue intérieure), je le clouais et, malgré sa ténacité, il céda, s'esquivait, tournait vite la page de son registre de noms pour m'échapper et faisait cap sur la jeune fille assise derrière moi pour l'interroger. Je compris très tôt que ma langue, c'était la défaite de sa langue. La mienne est puissante comme une insulte, elle fait mal ou éclaire mieux ce qui se passe dans la tête ou la nuit.

Quant à mon autre langue, celle, extérieure, qui va de la bouche aux oreilles... Comment t'expliquer quelque chose qui n'existe pas ? Là où tu te trouves, tu entends uniquement des sons. Écoute, puisque tu ne sais ni lire ni écrire.

Quand je suis née pour la seconde fois, j'avais cinq ans. J'aimais suivre à la télévision les aventures d'un canard, il s'appelait Donald Duck ; il était cocasse, enluminé comme une fête et très maladroit. Ses colères me faisaient rire ; il pouvait s'embourber dans un champ, tomber, se relever, se rouler en boule et s'étonner de tout. Ce qui m'y attachait ? On le comprenait à peine et seulement s'il joignait les mains aux mimiques et aux éclats de sa voix. Alors, pour parler, il s'agitait, renversait tout dans sa jolie maison colorée, s'étouffait, se noyait et se répétait. C'est un peu bête mais, vers cet âge, je croyais que ce canard existait vraiment et qu'il avait la même langue que moi : une langue toute trouée, qui ne pouvait rien cerner sans l'aide des yeux et des mains. Voilà. C'est ça ma seconde langue, celle de dehors. Tandis que là, quand je m'adresse à toi avec la langue intérieure, tout apparaît clair comme un miroir.

Hier, tu m'as entendue dans ma fureur. Même là où tu gis, bien à l'abri, tu as dû tout entendre. Je tremblais et elle restait silencieuse, ma mère. Elle attendait le mot suivant qui ne voulait pas sortir de ma bouche. Je criais, et mon cri rebondissait si ridiculement que je devais ressembler à Donald dans sa boîte multicolore. Ça ne sortait pas ; ça revenait vers toi et tu te tortillais, tu t'agitais comme une folle dans un asile. Tu aurais pu mourir, étouffée par ma suffocation. Puis j'ai pleuré. Quand on est en colère, on se perd au milieu des deux langues, avec seulement des cailloux dans la bouche. Te rends-tu compte de ma misère ? Je ne sais même pas insulter dans la langue extérieure. Cependant maintenant on est deux à être coincées. Tu gis là, même si je ne te vois pas, même si tu tires sur ta corde dans ta nuit. Je suis un livre et, progressivement, je m'éclaire pour toi. Car ma langue intérieure découvre enfin une issue hors de moi : elle a trouvé en toi deux oreilles, elle creuse un chemin pour s'orienter dans ton monde de tendres cécités. Elle n'était qu'une source d'eau souterraine et bloquée, la voilà qui découvre en toi une fissure qui change son tracé en delta. Tu gardes mon secret, et tu vas rester ici jusqu'à ce que je te ramène chez toi, dans l'autre sens du monde, en ce lieu où il suffit de rire pour faire naître des jardins.

Le muezzin ! Cette voix c'est le muezzin. Il est 4 h 34 du matin. La grosse voix appelle à prier Dieu et crie fort pour secouer les dormeurs. C'est une langue d'exhortations et de menaces, elle rejoue la fin du monde du matin au soir. Après son appel, les hommes vont se réveiller, roter, tituber et se laver avec de l'eau froide, d'abord les parties intimes, ensuite les bras et la tête. Ils s'en iront, somnolents, vers Dieu qui ne dort jamais. Je persiste : tu dois t'en aller, je dois me taire, tu iras par là où tu es tombée dans mon ventre, ou dans les urines, les égouts, la gorge noire de la ville. Je ne tiens pas à ce que tu restes, je le répéterai mille fois. Mais je vais te tolérer si tu écoutes mon histoire, attentive à l'écriture de ma peau, ces cicatrices que tu ne peux effleurer. Après, quand je m'arrêterai, je te couperai la tête, pas avec un couteau, mais avec mille caresses, mille conseils pour que tu retournes d'où tu es venue. Car, ici, ce n'est

pas un endroit pour toi, c'est un couloir d'épines que de vivre pour une femme dans ce pays. Je te tuerai par amour et te ferai disparaître en direction du paradis et de ses arbres gigantesques. Ce n'est pas moi qui tiens à toi, c'est ma seconde langue trop orpheline. C'est à cause de cette langue que je suis là, à parler à toute vitesse dans l'obscurité, pendant que les autres dorment ou se préparent à prier leur Dieu, et que le sommeil m'échappe. Je n'arrive pas à garder les yeux ouverts pour regarder ma mère, qui fait ses bagages dans une autre pièce. Ni à les fermer sans t'apercevoir, là, nichée dans l'opacité. C'est ma seconde langue, la langue intérieure, qui me piège dans ce monologue. Elle insiste pour que je te maintienne en vie et t'explique comment tu vas mourir, expulsée par trois pilules tueuses. Muette dans la langue de dehors, je n'aurai plus personne à qui parler si je te tue. Dehors, le soleil va monter et les langues vont jacasser, crier, toujours sans moi. Voilà, mon Étoile, pourquoi tu vas rester en vie, je veux dire entre la vie et la mort, jusqu'à ce que je décide de mettre fin à cette conversation. Tout est ma faute. Il aurait fallu être prudente, ne pas tomber enceinte comme une idiote et ne pas avoir à avorter comme une bête traquée.

Le 17 juin, au petit matin.

J'ouvre la fenêtre, car l'air manque comme dans une tombe. Tu les entends ? Je les ai vus avant-hier au retour de mon salon de coiffure. Dans trois jours, ils seront tous morts. Les premiers gisent déjà là, entravés par deux dans les marchés de la périphérie d'Oran. Attachés par les cornes et accolés dans un combat perdu. La nuit, ils accordent mieux leurs voix, ils bêlent sans s'arrêter. On dirait qu'ils supplient, qu'ils cherchent une réponse. Si tu allais te promener dans les marchés à bestiaux des nouveaux quartiers de l'est, tu en verrais partout. Alors que les hommes négocient leur prix et leur poids, eux semblent tous scruter vers le sud. Peut-être qu'ils lorgnent vers les villes des hauts plateaux où ils sont nés et en recherchent le chemin dans le brouhaha. On est à quelques jours de la Fête. Bientôt, ils seront encore plus nombreux. Si tu es toujours là, tu les verras s'attrouper ici même, sous la fenêtre, au bas de cet immeuble du centre-ville d'Oran. Ils rempliront Miramar, notre quartier, et se serreront sur les balcons, dans les caves, les entrées en ruine des bâtiments Art déco de la France. Partout dans les ruelles, partout, je te jure, comme si c'était le jour du Jugement dernier. Et avec eux l'odeur, traînante comme une robe sale, de la peur qui s'égoutte entre leurs pattes.

Ma mère Khadija ne célèbre jamais cette fête. Ce n'est pas pour ma famille. Pas avec ma cicatrice au cou, mon histoire écrite sur ma peau, mon « sourire ».

Nous, on se contente d'acheter du poisson et quelques kilos de viande, de les mettre au frigo, d'attendre que la folie s'apaise et que le vent emporte les derniers cris. Ces bêtes tombées du ciel, attachées à un millénaire d'anecdotes, de prophètes et de sacrifices, se taisent à la fin. Moi, je ne m'inquiète pas de ce spectacle, année après année. C'est juste que cela apporte la poussière dans la ville, la peur brutale. Et puis Oran, si belle en général, avec la mer au cou et les palmiers amoureux, se convertit en une énorme tente d'éleveurs de moutons qui claque au vent et, tu sais, le vent me persécute depuis l'enfance, car il attise le vide en moi. Parfois, je me dis que j'éprouve exactement ce que ressentent ces animaux effrayés par l'approche d'un jour fatal. Je veux dire, ce moment où l'on se tourne vers le ciel et où la gorge dénude la jugulaire magnétisée par le couteau.

Le sais-tu ? Le sentiment le plus intense à cet instant-là n'est pas la haine contre l'égorgeur, mais plutôt l'espoir déchaîné d'être épargnée, après avoir été abusivement saignée. Alors tu offres ton immobilité à la main de l'égorgeur. Tu te dis : Si j'obéis, je ne vais pas être tuée. Écoute-moi, ma petite intruse. C'est un peu compliqué à saisir lorsqu'on ne connaît pas cette fête sacrée, cette religion, cette ville. Pourquoi rassemble-t-on tant de bêtes pour à la fin les manger en une journée ou deux ? Pourquoi s'endette-t-on à les acheter et à les ramener par camions des villes du Sud ? C'est laborieux de raconter une histoire à une personne qui entrevoit à peine ce pays de derrière un ventre. J'essaye de t'expliquer et je t'apparais, brumeuse, comme une langue étrangère. Depuis quelques heures que tu frétilles, tu sais au moins que je suis muette, que mon visage gît en mille morceaux depuis hier en reflet dans le miroir, que je ne veux pas de toi en moi. Je refuse absolument que tu creuses ta place en moi et je rêve, en même temps, que tu t'y installes, souveraine, pour m'écouter enfin comme si j'étais allongée sur un tapis volant. Car, vois-tu, moi aussi je suis enfermée, ou presque. Entrouverte, retenue à la vie par un trou au flanc de ma peau, je respire par une canule et je lutte contre la houle à la surface du monde des vivants. Si le miroir n'était pas brisé, tu aurais pu voir le trou de ma

gorge que mon monstrueux « sourire » tente de dérober. Mon larynx grand ouvert, mon œsophage nu, cette fausse bouche aux lèvres cicatrisées et pincées. C'est sombre, rouge, palpitant comme une éventration. On ne doit jamais y mettre le doigt et toujours désinfecter après y avoir touché. Le « sourire », lui, va d'une oreille à l'autre, c'est la trace du couteau, son entaille dans ma chair. Une plaie de dix-sept centimètres, recousue. On ne doit pas regarder dedans, on ne doit pas l'exposer trop longtemps à l'air libre. Ce que je ressens quand je m'examine dans le miroir, sans la canule qui cache ce trou et sans le foulard, comment te le décrire ? Même mes yeux lunaires y perdent leur éclat. « On ne peut pas effacer ton histoire, elle est écrite sur toi », me répétait ma mère. Que cette image m'a rendue fière quand j'étais petite ! Moi, un livre ? Mon corps représenterait un gros cahier, chargé de secrets ? Une écriture pour que nul ne puisse oublier ce qui est arrivé en dix ans en Algérie ?

Pour me guérir de mes pensées, Khadija m'emmenait souvent à la mer, du côté des Andalouses. C'est vers l'ouest, un petit complexe touristique vieillot. Chaque fois, après la route baladeuse, des bungalows blancs nous attendaient, alignés face à la plage. Dans mon souvenir, il faisait toujours froid en ces heures toutes neuves. Car Khadija nous y convoyait, ses amis et moi, en automne, en hiver, les jours de semaine et toujours à l'aube. « La mer sera à nous seulement, pas à tout le monde ! » justifiait-elle. La vérité est qu'elle ne supportait plus, en été et durant les week-ends, le spectacle des familles bruyantes, des jeunes insolents et grossiers, la saleté des baigneurs, les filles voilées dans des tissus noirs, et leurs bouteilles en plastique laissées au vent. Tu sais, Khadija aimait la mer comme un bijou perdu. Il fallait la voir, quand elle arrivait, se taire, s'asseoir sur sa serviette, pieds nus, et se ferrer aux flots. Elle, si active, grande voix du barreau, elle s'arrêtait comme si elle avait rencontré l'explication définitive en elle. La mer emplissait le vide dans ses souvenirs d'orpheline abandonnée le 5 juillet 1962. On restait longtemps silencieuses sur le sable mouillé lacéré d'algues pour que toute chose regagne sa place en nous. La mer a une grosse voix qui dépasse celle de ma mère et celle de ma langue intérieure.

On pouvait ne pas bouger pendant des heures sous cette voix rauque qui se confessait à nous. Puis, graduellement, chacun reprenait son rôle et les bungalows se réalignaient. Le sable revenait avec ses creux et ses bosses, des barques épuisées remontaient à la surface de notre regard et des pêcheurs, au loin, revenaient peupler l'endroit. Oh que la mer est belle et lourde quand on la porte en soi, mon petit fœtus ! Dès que je la touchais avec mes orteils, mille mouettes s'unissaient pour hurler. Elles se moquaient de moi dans le ciel en agitant leurs tissus, me houspillaient avec leurs cris ; railleuses, elles me reprenaient les miens que je cachais.

Des milliers de pages de causeries dans le ciel de la Fête. Et en moi. On rentrait le plus tard possible, avec toute cette mer grondante en nous.

Tu sais que, en été, vers le début des grandes vacances, la rue Miramar, au cœur d'Oran, se remplissait de feuilles volantes, de cahiers déchirés et de livres décousus lorsque les élèves fêtaient le dernier jour d'école. Les mille dates manuscrites en haut de la page, les mille leçons d'histoire, tout se répandait dans le ciel et se changeait en mouettes rigolardes. Et ici, dans mon souvenir de plage, ils sont ainsi ces oiseaux. Les mouettes revenaient en mille cahiers et me faisaient face, à moi, le livre unique, écrit dans la hâte du meurtre et de la nuit. Le livre qui protège de l'oubli la véritable histoire de la vraie guerre d'Algérie. Tu ne sais rien de tout ça, bien sûr. Tu ignores combien il y a de cailloux dans une vie. Par quoi commencer alors, pour nous deux ? Par quoi ? Peut-être par le plus simple : te raconter l'histoire de mon prénom, Aube, je te l'ai déjà dit.

Mon prénom est une trouvaille de ma mère dans l'ambulance qui hurlait le 1^{er} janvier de l'année 2000 sur la route entre une petite ville à l'est qui s'appelle Relizane et Oran. Elle me le donna, alors que je saignais comme un bélier sacrifié, comme si elle voulait par ce premier acte contrer la mort.

Lis.

Lis en moi.

Et écoute avec moi pour comprendre. Dans la chaleur de l'été, les moutons se lamentent sur leur sort partout à Oran. Écoute bien ces plaintes longues et éparées. C'est une histoire que tu ne connais pas, qui se passe dans un pays dont tu ne te soucies pas. Crois-moi, petite fille, je veux t'empêcher d'être mêlée à une histoire où tu ne seras qu'une femme, à peine plus importante que l'un de ces moutons. Comprends-tu ? C'est la fête du Sacrifice dans quelques jours. C'est la fête de l'Aïd, dans la langue extérieure. Il y a longtemps, un vieux prophète du nom d'Ibrahim rêva d'égorger son fils pour plaire à son Dieu taquin. Au dernier moment, alors que la jugulaire battait au sommet de la montagne, sur la pierre de l'autel, et que l'enfant fermait les paupières pour se cacher de la mort, Dieu fit descendre du ciel un bélier. Le fils fut ainsi sauvé. Pour un temps au moins, car ensuite il fut abandonné dans le désert, comme le raconte le Coran. Et depuis cette affaire, petit têtard, on égorge des moutons à la place des gens. Pas toujours, cependant ! L'année où est né mon « sourire » par exemple, à la fin de la guerre civile, on avait égorgé plus d'hommes que de moutons. Comment te dire la guerre sans te salir ou te montrer des monstres et te les mettre dans la bouche, un par un, pour te les faire mâcher et avaler ? Le prophète Ibrahim a dû faire une grasse matinée durant ces années en Algérie. Il a dû dormir plus longtemps après le soleil et nous sommes tous restés coincés dans son songe saturé de sang, où il courait son couteau à la main pour égorger chaque fils. Et si tu étais une femme durant la décennie noire ? Alors c'était pire. Tu vois, petite étrangère imprévue, si tu viens au monde dans ce pays, tu prends un risque. Il y aura des années où tu mangeras à ta faim, d'autres où l'on te mangera, et d'autres encore où l'on t'égorgera. Tu paieras le rêve alambiqué d'un vieux prophète, et quelqu'un te violera. D'ailleurs, les moutons du ciel rachètent uniquement les garçons, pas les filles. Quand le fils d'Ibrahim est une fille, l'histoire finit toujours dans le sang. Tends l'oreille et écoute les moutons. Entends-tu ? Ils bêlent. Eux aussi désirent revenir au ciel, échapper à cette guerre entre le rêve et le fils, le prophète et la bête, le cauchemar et le couteau souriant. Tout ce qu'ils veulent, c'est abandonner les hommes sans

intermédiaires, sans bêtes expiatoires, et les laisser s'entretuer. C'est déjà arrivé, ma petite sardine, c'est arrivé dans ce pays, et pas qu'une fois.

Alors, comprends-tu ?

Ma mère dort, ou fait semblant, comme à l'époque où on la retrouva, le 5 juillet 1962, dans un berceau à la porte d'une mosquée à Alger, alors que les fidèles l'enjambaient. Demain, elle partira pour un pays lointain qui s'appelle la Belgique, pour supplier un médecin de m'aider, et l'on restera seules, toi et moi, et l'on pourra s'entendre sur une solution à l'amiable. Je redonne le mouton à son Dieu, je te tue, je te refoule de la vie, je te renvoie vers le paradis où les houris jacassent et je t'évite le pire. Je garde le cauchemar, je te rends la lumière ancienne d'avant la vie, je t'empêche d'en arriver aux mains et aux couteaux. Quelque part, même si cela ne durera que quelques jours, je suis ta mère, et je pense à ton bien, et ton bien, c'est de mourir.

3

Toc toc ! Tu es là ?

Tu sommeilles ? Ma mère s'est réveillée, je crois. Elle ouvre grand les fenêtres, claque une porte ou deux. C'est notre langue commune lorsque nous nous disputons. Quand cela arrive, nous ne dormons pas bien, ni l'une ni l'autre. On passe une partie de la nuit à guetter à travers les murs. Et parce que nous sommes deux enfants perdues, adoptées, on finit toujours par se parler à la fin, pour ne pas retomber dans la solitude. Avec les années et les disputes, ce duel s'est inversé, ma mère a comme rapetissé, elle a cédé son poids d'autorité. Et moi, de l'autre côté, je prends son âge, ses sévérités, ses tics (discourir avec l'index et les sourcils plutôt qu'avec la bouche). On permute les rôles. C'est mystérieux cette danse, j'ai vingt-six ans, elle en a cinquante-huit. Mais c'est comme si, désormais, elle faisait marche arrière vers une enfance qu'elle n'a pas vécue. Ma mère Khadija est mystérieuse. C'est un gros mouton. Elle est petite, ses cheveux sont noirs et courts et une vieille panique voile toujours ses yeux quand elle croise les miens. C'est le bélier d'Ibrahim. À un moment de mon histoire, elle est tombée du ciel pour détourner l'attention du couteau et sauver une enfant qui récolta une grosse cicatrice au cou. Sauf que dans cette version, le prophète s'enfuit et le bélier reste là, avec ses yeux noirs et doux, et c'est ma mère. Elle me protège, m'entoure de murs ouatés, de toutes sortes de précautions, et m'interdit de m'éloigner, de voyager, de sortir la nuit, de fumer ou de rencontrer les hommes.

Tu entends ? Elle se venge sur les objets, les tasses, les ustensiles. Elle m'a entendue hier briser le miroir en mille petites vérités que l'on ne peut recoller. Maintenant ? Il présente mille faces, ce pauvre miroir. Dans un morceau, une entaille parcourt un cou blanc. Dans un autre, des cheveux se dressent. Une lèvre frémit quand je me penche. Elle tremble comme au commencement d'un aveu, là, tu vois ça ? Et dans un autre encore, des yeux aux iris d'une couleur rare s'écarquillent comme une interrogation sans réponse. Regarde ma canule : c'est ce gros bouchon en plastique, comme la moitié d'un robinet qui colle à mon cou, il cache la fosse dans ma gorge. On dirait le bout d'un tube de dentifrice, une flûte avec un seul trou. C'est par cet endroit que je respire, c'est le trou à la surface de ma peau.

Hier, ma mère était assise dans le salon quand elle m'a annoncé qu'elle prendrait l'avion le lendemain. Elle a baissé les yeux vers ses mains qu'elle tordait en torchons. Elle allait prendre l'avion pour Bruxelles, discuter de mon cas avec un grand chirurgien. L'espoir de retrouver ma voix par la chirurgie, c'est une vieille histoire qui finit toujours mal pour moi. On a déjà essayé. Mais cette fois, il y avait toi en moi qui moquait cet espoir artificiel et il y avait en elle comme la brume d'un découragement. Elle se mentait à elle-même. Je l'ai vu à ses silences, à son regard et à sa peur d'enfant trouvée dans un berceau qui ne la lâche jamais. Elle se taisait, le mouton ressurgissait en elle avec sa laine pour deux. Piégée entre la voix de sa fausse promesse, et la tienne en moi, j'ai crié comme une folle et dans la pièce rien n'a bougé. Plus tard, dans ma chambre, j'ai cassé ce miroir.

Tu sais, quand Khadija ment, elle ne me regarde pas, mais s'examine elle-même, comme si elle gisait dans les flammes du sacrifice. Ce qu'elle veut, en secret, c'est que je ne vive jamais sa vie. Par contraste, sa vie s'en trouve éclairée comme une faute, et cela la torture, la pousse à l'excès dans l'amour et à la perfection dans la défense de ses clients. Son histoire ? L'histoire d'un mouton, je te dis, coincé entre un prophète et un couteau, le ciel et l'autel. Sais-tu que partout, elle impose un regard dur comme la loi, la voix de l'autorité ? C'est

une avocate de renom à Oran. Sa voix est connue, forte, elle sauve des vies ou tranche des têtes et elle y met la passion que l'on met à parler à ses propres fantômes, je crois. Elle a son cabinet dans un appartement haussmannien du côté de l'Hôtel Royal, sur le plus beau boulevard de la ville. Khadija y exerce depuis presque trente ans. À Oran, elle est célèbre, ma mère. Tu aurais pu la connaître si tu devais vivre, elle vient d'Alger, la capitale de ce pays. C'est une dame courageuse, respectée et célibataire depuis toujours ! C'est beau et monstrueux, cette façon qu'elle a de m'aimer dans le sacrifice. Aujourd'hui, je conçois mieux son étrange amour pour moi, sa vie sans garçon ni mari, et le fait qu'elle ait trouvé sa joie dans l'enfance d'une jeune fille abîmée. Je te dis : on l'a découverte dans un berceau le jour de l'indépendance de l'Algérie. Elle s'est peut-être convaincue qu'elle devait attirer l'attention par la réussite, ou reprendre sa vie à partir de mon enfance, veiller sur moi comme on ne veilla pas sur elle à sa naissance.

C'est ainsi, pour certains : se tuer pour les autres est une manière de vivre et d'être pardonné. Elle s'humilie toujours devant moi, attend que je trouve un mot ou deux dans la langue perdue du canard, et se tait, pour me laisser le temps de la torturer. Je m'entortille dans les airs, asphyxiée par le nombre infini de pages que j'ai en moi, que le silence m'a fait fabriquer en deux décennies, et que je n'arrive jamais à lire à haute voix. « Oui, je te jure par Dieu que c'est vrai ! (elle n'y croit pas en Dieu, ou seulement lors des grandes occasions ou quand elle reçoit sa famille). Il a affirmé qu'on peut étudier sérieusement ton cas, qu'on peut tenter encore une fois. » Elle a soutenu ça, puis elle est devenue muette, s'est ratatinée, et est retournée dans son berceau trouvé à l'aube à l'entrée de la grande mosquée Ketchaoua à la Casbah d'Alger en juillet 1962. Je me suis mise à crier, à secouer les murs avec ma voix. J'ai causé un scandale en attirant l'attention des voisins avec mes cris d'enfant outrée. Enfin, c'est ce que je me raconte. En réalité, les tentures blanches du salon continuaient à rêver calmement dans le silence, et dans la pièce ensoleillée de notre appartement au

deuxième étage, c'est à peine si le murmure de ma gorge détruite a pris le dessus sur le bruit des voitures dans la rue. Toute ma colère était là, dans ma main comme un galet, mais elle n'a servi à rien, comme toujours. Dans notre quartier, le reste du monde ronronnait, klaxonnait, vivait sa routine.

Khadija mentait, je lui gardais rancune pour ça, et moi aussi, je mentais sur mon nouvel espoir, logé dans mon ventre. Je voulais croire que j'étais en furie contre cette fausse histoire de voix à venir si on me greffait des cordes vocales, de larynx restauré après une héroïque chirurgie de dix-huit heures (« Ils l'ont réussie aux États-Unis ! » murmurait-elle, martyrisée). En fait, je m'en voulais parce que mon cœur battait, traître et affolé, à l'idée que je puisse retrouver la parole et à l'idée que ces cordes vocales étaient déjà en moi, à travers toi. Qu'il suffise d'avouer ta présence pour que mon larynx soit sauvé et que mes deux langues s'épousent. Que la voix du canard et la voix de l'ange réussissent à muer en une unique langue riche et vigoureuse et que cette langue-là devienne la vraie langue de dehors. Je n'ai rien avoué. J'ai laissé Khadija croire à son voyage, et je l'ai laissée croire que je ne savais rien de son mensonge.

Il ne fait plus nuit depuis des heures. Je suis allongée sur mon lit, les paupières fermées, avec toi dans le ventre comme la lune dans l'eau.

Khadija avait son vol à 10 heures ce matin. Elle a pris son temps pour refermer la porte derrière elle, comme si elle voulait jouer les adieux déchirants.

Avant de partir, elle m'a préparé du café. Le sens-tu ? Moi, je ne sens plus rien depuis plus de vingt ans, que des traces. L'air ne passe plus par ma gorge et le médecin l'a expliqué, mes papilles s'épuisent et se ratatinent comme des fleurs laissées sans eau. Avant de s'en aller, ma mère a pleuré, mais je suis restée insensible. Je crois que tous ses sanglots ont la même image pour origine, qu'elle se cache plus ou moins. Le 5 juillet 1962, des fidèles allaient prier Dieu et enjamber le berceau de l'enfant illégitime quand on la retrouva à l'aube. Elle est la preuve de la faute d'une femme (pourquoi jamais d'un homme ?) et elle plaide toujours contre l'injustice. C'est son histoire, le trou invisible dans sa

gorge à elle. J'aurais dû tout lui avouer, peut-être, lui éviter ce voyage d'illusion et t'accepter dans ma vie comme la seule greffe possible, la seule voix réelle. Son départ ostentatoire de chagrin préfigure le tien. Vos histoires, à toutes les deux, me traversent comme des affluents. Elles se ressemblent, cependant toi, tu t'arrêteras avant le berceau, la mosquée et le regard indifférent des hommes qui se hâtent de prier à l'aube.

Ma mère Khadija ne sait rien de ce que je porte dans le ventre. C'est rare qu'elle s'absente la veille d'une fête, même si l'on reste toujours à l'écart du Sacrifice. Mais cette fois, c'est pour une grande cause qu'elle est partie, m'a-t-elle répété hier. « Je te jure qu'il a dit que c'était peut-être possible. Ils ont réussi en Amérique, en Californie. Je vendrai la maison s'il le faut pour payer ça ! » Elle s'est ensuite tue et a observé les mots pénétrer mon esprit, m'ensorceler, installer leur fête foraine grossière dans ma tête. Tu sais quoi ? Cela me donne une semaine pour réfléchir, et à toi une semaine pour te confectionner des raisons de grâce. On a quelques jours de sursis. On verra qui va gagner, mon amour tueur ou ta vie tombée du ciel. Khadija a laissé un mot sur la table : « Je t'appellerai chaque jour, je reviens dans moins d'une semaine, au pire. » Elle a pris l'avion pour Paris puis Bruxelles, car il n'y a pas de vol direct à partir d'Oran. Elle est partie négocier avec un ORL en Belgique. Pendant des semaines, elle l'a supplié, amadoué, cajolé pour qu'il recouse mes cordes vocales et comble le trou au milieu de mon larynx. C'est son combat à elle, ma mère, que de me chercher une voix dans le monde.

Son récit de berceau possède mille variantes, mille versions. Une fois, elle prétend que c'est à l'aube du 5 juillet 1962 qu'on la retrouva ; une autre fois, c'est au crépuscule, alors qu'on rompait le jeûne du ramadan. Les saisons de cette histoire changent en fonction de ses humeurs. Dans d'autres versions, elle fut déposée aux portes d'une maison dans la Casbah, un vieux quartier d'Alger, et ses habitants s'en défirent très vite, dans la hâte, au seuil de la demeure voisine, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le berceau parvienne aux marches de la

fameuse mosquée. Cette vieille histoire n'a pas encore de fin. Tu sais, tout le pays fêtait l'indépendance de l'Algérie en ce jour. Des youyous, des couleurs, des coups de feu, des rires, des pleurs. Une personne en profita alors que tous se bousculaient pour crier « Tahya El Djazair ! ». Un homme (ou une femme portant un haïk) s'approcha dans l'obscurité délavée et déposa ce berceau à la porte de la mosquée la plus célèbre ou au seuil d'une vieille maison. Qu'est-ce qui arriva ensuite ? Les versions de ma mère diffèrent éternellement. Elle jure parfois que l'imam a prononcé un sermon pour dénoncer les pécheurs de la chair alors qu'elle pleurait dehors, de faim : « Une femme impure ou infidèle ne pourra pas être ressuscitée sous sa forme terrestre, mais sous la forme d'un porc le jour du Jugement. » À peine née, Khadija vociféra pour lui répondre, mais les cris de l'imam redoublèrent et le berceau passa de main en main jusqu'à une autre rue de la Casbah, juste avant que la lumière du jour révèle le scandale de sa petite voix aux voisins. Dans une autre version, le panier fut rapporté dans la loge de l'imam qui se pressa d'avertir la police et les services sociaux. Et dans une troisième variante, c'est un homme qui ne priait pas, pendant que les fidèles se prosternaient, qui, traversant la rue, trouva le berceau et l'emporta chez lui. Dans ce scénario, ma mère a été adoptée dans le dos de l'indépendance, dans la discrétion, par un couple d'infirmiers travaillant à Alger, à l'hôpital Mustapha Pacha. Ces derniers revenaient d'une mission à El Bayadh, au sud-ouest de la capitale. Ses parents ? Je ne les ai pas connus. Ils sont morts jeunes, en se tenant la main, comme sur la photographie agrandie et exposée dans notre séjour. Khadija a étudié, elle s'est libérée, elle est devenue avocate. Quelle que soit la version qu'elle raconte, je ne retiens qu'un détail : quand elle fut abandonnée, elle put crier tout son saoul à la grande porte de la mosquée Ketchaoua ; elle put hurler de faim, elle put faire jaillir son timbre sauvage dans les ruelles d'Alger en fête. Moi pas.

Il n'y avait presque plus d'espoir après le dernier échec de greffe. Au téléphone, lors d'une longue conversation avec ma mère, le docteur le lui avait même patiemment réexpliqué, mais ce « presque » a mué pour elle en étincelle, puis en incendie. Habitée à plaider, Khadija refuse de croire à l'échec. Elle n'admet pas que ce soit fini et que je continuerai d'exister ainsi, avec une seule voyelle dans la bouche et mon « sourire » célèbre dans notre quartier. Khadija espère, comme toi. On a essayé et à chaque réveil dans un lit d'hôpital, ma langue extérieure fourchait encore. Dans mon souvenir, Paris n'était que ce lit taché de sang, ce cri impossible. Et lorsque je me réveillais après la chirurgie inutile, c'était elle, Khadija, qui s'évanouissait, qui tombait au sol comme si ses os l'avaient quittée d'un coup, alors que les infirmières accouraient. À chaque tentative, toute mon histoire reprenait au même point.

Un vendeur de poissons vocifère depuis deux heures : « Sardines à 500 ! », « La véritable sardine de Ghazaouet ! », et la lumière du nouveau jour arrive avec lui. Tu entends ? Dans la ville, les quartiers s'animent, des voix s'élèvent à la terrasse du café Marhaba, juste en face.

Alors quand, hier, elle m'a juré que c'était enfin le bon chirurgien, à la place de mes cris impossibles, j'ai claqué la porte de ma chambre. Elle gardait son faux espoir et moi mon mensonge. La dernière fois qu'on a eu une dispute (au sujet de mon salon de coiffure et de son nom provocateur, selon elle : il s'appelle Shéhérazade), c'est le même vendeur de sardines qui s'est interposé sans le savoir avec son cri aberrant. Alors qu'elle pleurait, refoulée dans son berceau originel, et que je criais dans la langue morte de ma gorge abîmée, le vendeur fit mieux que nous deux. Il éleva sa voix irritante, gagna en ampleur sous nos fenêtres et continua à crier à ma place, avec ce don que je ne possède pas : « Sardines, sardines véritables ! » Mes lèvres bougeaient, comme si j'étais coincée dans un film mal doublé.

À cette heure, Khadija se trouve certainement dans l'avion. La connaissant, elle doit pleurnicher, serrer les mains pour les essorer de leur vie. Oui, elle adore les sacrifices, comme d'autres aiment prier. Chacun possède ses faiblesses. La mienne ? Te parler alors que je devrais te tuer. J'ouvre la fenêtre, je me dis que tu as droit à un peu de lumière dans ta grotte. On ne distingue pas bien la mer, car en face il y a le café Marhaba, puis l'abribus du lycée Colonel Lotfi où j'ai fait toute ma scolarité jusqu'à vomir les chiffres et surtout les dates de la guerre de libération de ce pays. C'est une autre guerre que celle que racontent les cicatrices calligraphiées sur ma peau. Oran est faite pour oublier, non pour se souvenir. Ici, il ne reste rien de la guerre que les égorgeurs de Dieu ont menée il y a quelques années. Rien que moi, avec ma longue histoire qui s'enroule et se déroule, t'enveloppant comme une corde nourricière. C'est ce qui rend les gens si nerveux autour de moi quand ils me croisent au bas de l'immeuble. Peut-être qu'ils se doutent que, par le trou de ma gorge, ce sont les centaines de milliers de morts de la guerre civile algérienne qui les toisent.

Tiens ! Tu peux entendre d'ici le cri du silo à grains du port. Puis, si tu tends bien l'oreille, tu entendras encore les bêtes qui arrivent pour le Jugement dernier. Même au matin, parmi les bruits des moteurs de bus et les cris, on les distingue. La ligne bleue, là-bas, tout au bout, c'est la mer. Si tu la scrutes trop, la mer se déverse en toi, je te jure ! Les jeunes d'Oran, torturés par le désir de partir vers l'Europe, la traitent comme une femme qui ne veut pas écarter les cuisses. Alors ils la surveillent, puis attendent le beau temps pour tenter de la dénuder. Mais elle les tue aussi. Il y a énormément de noyés rejetés vers l'est. Grisâtres et les yeux dévorés par les poissons, ils redeviennent fœtus rejetés d'un ventre.

Retourne au paradis. C'est de là que tu viens, n'est-ce pas ? De ce lieu qui fait saliver les hommes et pour lequel ils s'entretuent. Son parfum se sent à soixante-dix ans de marche, a raconté l'imam de la mosquée voisine. Ma Houri, écoute mon conseil de mère tueuse ! Regagne ta tente faite d'une seule perle creuse, comme l'imam le répète aux fidèles.

La matinée avance. Je dois te montrer une chose : comment changer une canule.

Si tu l'effleures doucement avec les doigts, alors, tu vas la sentir ; mais de là où tu te trouves, j'ignore si mon appareil de « plongée » peut être distingué. Peut-être que tu n'entrevois qu'une percée très haut dans ton univers. C'est un peu ta lucarne, non ? Là, c'est l'ouverture de la trachéotomie, elle a cicatrisé depuis vingt ans. Le « sourire » n'a pas de dents, juste des points de suture, une quinzaine ; c'est une longue grimace, une balafre ahurissante. C'est par cette cavité que j'inhale l'air nécessaire pour nous deux, que j'appelle à l'aide dans mon cauchemar. Je crie, mais les mots émergent, ridicules, car une partie de mon souffle sort par ma bouche et l'autre siffle à travers mon entaille. Étrange bouche sans lèvres et où la seule langue supposée est la tienne à venir si tu devais vivre. Non, je mens. C'est un trou qu'on m'a percé pour respirer lorsqu'on me sauva la vie le 1^{er} janvier 2000. Après, il y a eu d'autres tentatives pour fermer cette crevasse de chair, la rafistoler, l'élargir, y planter des cordes et une voix, la rééduquer, mais elle est restée muette, ou presque. Et petit à petit, ce « sourire » a modifié mon visage en une sorte de hublot et mon corps en scaphandre pour mes plongées dans l'air et le soleil. Je respire par cette canule et j'avale par la bouche, juste au-dessus. La canule, c'est ce morceau de ma vie glacé, blanc et bien emboîté. Elle est fabriquée de plastique et non de chair. Je la porte depuis l'âge de cinq ans, depuis la première semaine après ma

naissance miraculeuse, mon retour dans le monde des vivants, et elle fait partie de moi. Dès que le « sourire » cicatrisa, la première année, mon œsophage desséché se réhydrata lentement. On m'introduisit alors un tube par lequel je pus remonter à la surface de la vie et inspirer comme une noyée sauvée.

Sirote avec moi le café. Après, je vais fumer, tu vas ouvrir une fenêtre sur ton paradis et laisser entrer le musc. C'est mal de fumer, mais cela change quoi puisque tu ne dois pas vivre ? Et je ne t'ai jamais demandé de venir. Tu as pénétré en moi sans me prévenir, tu t'es approprié mon ventre, ma tête et ma langue.

Quand j'étais encore enfant, pour m'expliquer ma nouvelle apparence, ma mère Khadija me racontait que j'étais une sirène en quelque sorte. Une grande sirène inversée : le bas ce sont les pieds, les jambes, les cuisses, un sexe de femme, une poitrine moyenne. C'est ma part humaine. Le haut, en revanche, c'est la moitié poisson, avec des écailles et de grands yeux ébahis comme le pauvre devant l'or et une bouche qui ne sert à rien, ouverte dans l'aquarium vide de ce pays. Chaque fois que je dois retirer la canule pour la nettoyer ou la remplacer, je dois d'abord me désinfecter les mains, puis bloquer ma respiration pendant l'opération. Ainsi, on ne tousse pas et on n'étouffe pas. La précédente canule comportait un gros ballonnet, après les interventions ratées. Il fallait le dégonfler pour les séances d'hygiène. Tu sens ? Tout doucement, là. Ensuite ? C'est le pansement et les gants qu'il faut jeter. À quel rythme est-ce qu'on la change ? Une fois par semaine. Je m'exécute à l'heure de la prière du vendredi, lorsque l'imam voisin hurle au nom de Dieu. J'ai choisi exprès ce moment sacré, je crois, pour moquer un peu le sort et m'occuper à l'heure la plus creuse. Il faut tout désinfecter à l'eau savonneuse et porter des gants pendant l'insertion. Puis le poisson aspire avec sa tête dans l'eau ; je plonge dans ma langue intérieure, si belle, si forte et qui possède des milliers de pages.

Tu sais, c'était difficile, les premières années : ressentir une pierre dans la gorge tout en affichant un « sourire » idiot. Tout le monde tombe dans ce trou de ma gorge en me voyant pour la première fois. Autour de moi, très peu de

personnes sont ressorties vivantes de ma gorge. Je compte ma mère, Souad, l'institutrice du primaire, ton père, mais aussi le vendeur de tabac, là, au feu rouge de la rue Larbi Ben M'hidi (c'est un martyr de la première guerre de ce pays), et Abdou, le médecin légiste ami de ma mère. Quelques copines de classe d'autrefois. Ils sont dix, douze tout au plus. Ils ont trébuché, ils sont entrés dans mon entaille, avalés par la fosse au milieu de mon larynx, ensuite ils sont ressortis : certains en rampant, secoués de sanglots, d'autres en jurant fidélité, et enfin les derniers en m'embrassant tout en s'assurant de ne pas m'étouffer. Tu sais comment on embrasse quand on porte une canule et qu'on a un trou dans la gorge pour aspirer ? Comme les autres. On peut même embrasser des heures et des heures sans reprendre son souffle alors que le partenaire étouffe. Il est dangereux d'embrasser une sirène. J'ai dû tout apprendre, ma Hourri : pas à embrasser, mais à respirer par la canule ; à synchroniser la respiration et mes premiers mots après mon sauvetage, à apprivoiser mon souffle pour qu'il ne me tue pas, à nager avec. On ne mange pas tout ce qu'on veut. Seulement les soupes (je les déteste), les mélanges d'aliments, ce qui est broyé, haché, râpé, mâché... Ma mère malaxait tout pour moi et j'avalais. C'était comme nourrir un moineau. Tout cet immense apport de repas sans saveur ni odeur m'a fait confondre la viande, les herbes, le pain, le galet, les tissus des rideaux et les gâteaux, les parfums et les nuages ou les moquettes et les desserts, et les masques africains suspendus au mur du salon. Je dévore tout, sauf la pierre, le monde muet d'autrefois, Dieu, les regards de pitié et les béliers. Ça reste comme des grumeaux dans la soupe des hivers. Viens, je te montre cette crevasse rouge et humide dans l'autre miroir, celui du salon, je ne l'ai pas cassé. Je retiens la canule blanche avec un anneau en plastique afin qu'elle ne tombe pas de mon cou, ce qui donne l'impression que je viens tout juste d'être opérée et qu'on m'a à peine recollée à mon torse. Cet appareil que je porte était la seule solution ; sinon la mort. Donc les docteurs l'ont installé ; le blanc finit toujours rouge de sang et les mots restent dans ma gorge. La première fois qu'on me l'a posé, j'ai crié, asphyxiée par la panique, et

ils ont souri, satisfaits. Le cri prouvait la vie ; en revanche, ma respiration était piégée. C'est à cet instant que les deux langues – celle, extérieure, rauque et incompréhensible, l'autre, intérieure, soyeuse et riche – ont bifurqué comme un fleuve coupé en deux. Du côté où tu es enroulée, c'est un torrent. De l'autre, c'est un marécage où patauge le canard Donald Duck. Pourquoi, petite fève, cela m'arriva-t-il à moi ? Écoute bien les bêlements dans la ville ; les moutons se trouvent déjà là, je te dis. On les ligote sur les terrasses d'immeubles, dans les cuisines mêmes. On les dévore pour éviter de manger ses propres enfants ; on les sacrifie, alors Dieu ferme les yeux sur le reste et le reste ferme les yeux sur Lui. Les béliers ne possèdent pas de canule, ils n'ont ni mère adoptive, ni seconde chance.

Ma petite Hourri, que viendrais-tu faire avec une mère comme moi, dans un pays qui ne veut pas de nous, les femmes, ou seulement la nuit ? Je te raconterai tout ce que je peux mais, à un moment, il faudra bien s'arrêter. Je suis un livre dont la fin est la tienne.

© *Éditions Gallimard, 2024.*

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

DU MÊME AUTEUR

LA PRÉFACE DU NÈGRE, nouvelles, Alger, Éditions Barzakh, 2008 ; publié en France sous le titre MINOTAURE 504, Sabine Wespieser, 2011 ; Actes Sud, coll. « Babel », 2015, sous le titre LA PRÉFACE DU NÈGRE. LE MINOTAURE 504 ET AUTRES NOUVELLES.

MEURSAULT, CONTRE-ENQUÊTE, roman, Éditions Barzakh, 2013, et Actes Sud, 2014 ; Actes Sud, coll. « Babel », 2016 (prix des Cinq Continents de la francophonie 2014 et prix Goncourt du premier roman 2015).

MES INDÉPENDANCES. CHRONIQUES 2010-2016, Éditions Barzakh et Actes Sud, 2017.

ZABOR, OU LES PSAUMES, Éditions Barzakh et Actes Sud, 2017 (prix Transfuge 2017, prix Méditerranée 2018).

LE PEINTRE DÉVORANT LA FEMME, Stock, coll. « Ma nuit au musée », 2018 ; Actes Sud, coll. « Babel », 2020 (prix de la Revue des Deux Mondes 2019).

SON CEIL DANS MA MAIN : ALGÉRIE 1961-2019, photographies de Raymond Depardon, Éditions Barzakh et Images Plurielles, 2022.

TABLE DES MATIÈRES

Première partie. La voix

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

KAMEL DAOUD

Houris

« Je suis la véritable trace, le plus solide des indices attestant de tout ce que nous avons vécu en dix ans en Algérie. Je cache l'histoire d'une guerre entière, inscrite sur ma peau depuis que je suis enfant. »

Aube est une jeune Algérienne qui doit se souvenir de la guerre d'indépendance, qu'elle n'a pas vécue, et oublier la guerre civile des années 1990, qu'elle a elle-même traversée. Sa tragédie est marquée sur son corps : une cicatrice au cou et des cordes vocales détruites. Muette, elle rêve de retrouver sa voix.

Son histoire, elle ne peut la raconter qu'à la fille qu'elle porte dans son ventre. Mais a-t-elle le droit de garder cette enfant ? Peut-on donner la vie quand on vous l'a presque arrachée ? Dans un pays qui a voté des lois pour punir quiconque évoque la guerre civile, Aube décide de se rendre dans son village natal, où tout a débuté, et où les morts lui répondront peut-être.

Kamel Daoud, écrivain et journaliste, est notamment l'auteur de Meursault, contre-enquête (2014, Goncourt du premier roman).



Cette édition électronique du livre
Houris de Kamel Daoud
a été réalisée le 14 juin 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072999994 - Numéro d'édition : 549179).
Code produit : U48417 - ISBN : 9782073000026.
Numéro d'édition : 549182.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo